

Alésia telle qu'on la raconte aux écoliers :

"Alésia : actuellement Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or). Oppidum des Mandubiens ("Séquanes de l'ouest"), dans lequel César (en -52 av.J.-C.) réussit à bloquer et à forcer Vercingétorix".

D'après un excellent ouvrage intitulé "La civilisation romaine" (1960, p.404; avec plan d'Alésia p.159). - L'auteur préside maintenant l'association qui fouille à Chaux-des-Crotenay.

On pourra rétablir ainsi la vérité :

"Alésia : actuellement Chaux-des-Crotenay (Jura). Oppidum des Mandubiens, alliés des Arvernes, dans lequel Vercingétorix (en 52 av.J.-C.) tenta d'arrêter et d'anéantir l'armée romaine tout entière en fuite vers Genève. Seule l'intervention des cavaliers mercenaires germains vint à bout de l'héroïsme de l'armée gauloise, bien commandée et constamment unie".

#### Le récit des faits

Après son échec devant Gergovie, César n'avait plus guère pour alliés que les Rèmes (Reims) et les Lingons (Langres); il continuait de pouvoir compter sur la bienveillance des Séquanes (Plutarque; à l'est de la Saône : Strabon). Il était rentré vers le nord pour se faire rejoindre par les légions de Labienus. S'avouant en grand danger d'être encerclé par une rébellion générale de la Gaule, pressé de rentrer à Rome pour éviter la fin de sa carrière politique, soucieux de faire sortir avec lui - pour la première fois depuis sept ans - la totalité de son armée (au moins 40.000 hommes), César séjourna chez ses fidèles Lingons (Dion Cassius) pour y attendre les cavaliers mercenaires germains indispensables à son exode (les Gaulois s'étaient emparés de sa réserve de chevaux).

La route de la basse Saône étant coupée par les Eduens, qui venaient de lâcher son alliance, il n'avait pas d'autre ressource que de passer à l'est de la haute Saône prenant la route DE LANGRES À GENÈVE qui traverse le pays séjuane. Genève, dans le pays des Allobroges (alors bien incapables, depuis leur dernière rébellion de -61, de la moindre action militaire), serait pour les Romains le port même du salut, le seul accessible.

Il s'agissait donc de la route centrale du Jura, signalée par Jullien (REA, 1919, pp.211-217) comme passant à travers la montagne qui porte aujourd'hui le village de Chaux-des-Crotenay.



Eduens et Séquanes, devenus hostiles à César, lui barraient toute autre route.

L'attaque manquée d'une partie (*horum*) de la cavalerie gauloise contre les convois romains de vivres eut lieu, à la surprise de César, chez les Séquanes (Plutarque, Dion Cassius), donc à l'est de la Saône ; de toute manière, trop loin d'Alise-Sainte-Reine pour que Vercingétorix pût atteindre cette prétendue Alésia en quelques heures, et César en une journée de marche. (Aussi bien, même à l'ouest de la Saône, il n'existe aucun terrain possible pour une telle attaque, à la distance convenable.)

Vercingétorix replia aussitôt son contingent en arrière (*reduxit*), de quelques kilomètres, tel (*ut*) qu'il en était venu, sur l'oppidum depuis longtemps préparé où se tenait le gros des troupes, constitué des 80.000 vainqueurs de Gergovie : L'ALÉSIA DES MANDUBIENS, où il avait décidé d'arrêter l'exode de César. Car le laisser partir, c'eût été risquer de le voir revenir plus tard en force.

Ce choix d'Alésia n'était pas dû au hasard : la raison en était à la fois stratégique et religieuse ; aux yeux des Gaulois, l'aspect religieux n'était pas le moindre. Alésia était un oppidum de tout temps invaincu. Elle avait été une très grande ville. Elle conservait un antique prestige religieux considérable, passant pour "le foyer et la métropole de toute le Celtique" (Diodore, qui écrit vingt ans après l'événement). Elle était l'oppidum libre des Mandubiens, alliés des Arvernes (cf. Strabon), donc indépendant des Séquanes. Les Mandubiens s'y étaient réfugiés après y avoir entassé des vivres. Les vainqueurs de Gergovie, arrivés là discrètement par échelons, formaient la garnison de cette montagne par laquelle César serait contraint de passer s'il tenait à gagner Genève. Ainsi cette ville sacrée serait un verrou, une nouvelle Gergovie qui asséntirait définitivement le risque de la domination romaine.

C'était ne pas compter sur la cavalerie romaine, supérieure à la cavalerie gauloise, dont Vercingétorix ignorait la présence auprès de César et dont par trois fois l'action devait se montrer décisive, de l'aveu même de César. Le siège d'Alésia fut une bataille de géants, mettant aux prises, si l'on compte toute l'armée de secours gauloise, environ 400.000 hommes. Pour éviter la mort par famine des défenseurs d'Alésia, Vercingétorix se rendit en victime sacrée. César admirait le génie de ce Vercingétorix qui avait été son protégé, on peut même dire son élève. Mais Vercingétorix ne l'admirait pas moins d'avoir déjoué son piège. Avec raison il déclara en lui rendant ses armes : "Grand brave, tu as vaincu un brave".

### La géographie des faits

M. André Berthier, étudiant les cartes d'état-major (même celles de Bourgogne, dont les textes grecs auraient pu le dispenser), a permis de situer les lieux avec précision, grâce aux seules données topographiques du texte de César. L'attaque de cavalerie se produisit effectivement en pays séquane comme l'indiquent les Grecs : dans la plaine de Crottenay (aujourd'hui aérodrome). Vercingétorix se tenait derrière l'Ain (*flumen*), près de Pont-du-Navoy, avec une petite troupe, à la vue de César. Après l'échec dont il avait été témoin, il rentra directement vers l'est dans Alésia d'où il était venu. César, le lendemain, venant du nord, découvrit, 15 kilomètres plus loin que le lieu de l'attaque, ALÉSIA, montagne triangulaire de 1000 hectares, incontournable, pointant sa citadelle sur une dénivellation de 250 mètres, cernée par les gorges abruptes (*florus*) de deux rivières (*flumina* ; Saône et Lomme), au bout d'une plaine formant arène, encaissée entre deux lignes de montagnes, longue de 4 kilomètres et demi (3000 pas : la plaine de Syam). Le camp gaulois était évidemment à l'est, côté Saône, qui comporte une pente liée à la plaine. Aujourd'hui, sur la montagne, se situe CHAUX-DES-CROTTEURS. (Chaux, comme Alésia, signifie "hauteur".)

César n'avait moyen ni de passer (il eût fallu défiler par le pont sur la Lomme et se faire massacrer par l'énorme garnison), ni d'enlever la place, invincible et du reste inaccessible. On ne pouvait que l'entourer d'un peu loin, de façon à affamer les 170.000 personnes (Plutarque) qui l'occupaient. Tel fut l'objet du siège d'Alésia.

L'observatoire de Vercingétorix était, à la pointe, la citadelle. Les observatoires romains étaient notamment, à l'ouest, Châtelneuf, d'où l'on voit bien la plaine, et le Rocher de la Boume, d'où l'on plonge sur l'oppidum. L'armée de secours dut s'établir à Surmont, au nord-ouest de la plaine. La montagne nord qui n'était pas comprise dans les lignes romaines est la Côte Poire, en fait fort bien défendue par un système de murs parfaitement visibles. Le mouvement tournant des 60.000 hommes de Vercassivellaunos (reproduit par une expérience du général Jacquinot dans la nuit du 26 au 27 septembre 1983) partait de Surmont pour aboutir au creux de la Côte Poire. La dernière bataille sanglante se déroula dans la Combe de Crans.

### Ce qui se passa après Alésia

Après la reddition de Vercingétorix, César distribua les Gaulois prisonniers à son armée, comme esclaves, à raison d'un par soldat romain. Il renvoya libres les Eduens et les Arvernes, au nombre de 20.000. Puis il alla en pays éduen avec toute son armée, afin d'y refaire et réorganiser ses forces. Ensuite il établit ses légions en quartiers d'hiver, envoyant le contingent le plus important, avec Labiénus, chez les Séquanes. Ceux-ci, en effet, croyant César perdu devant Alésia, s'étaient finalement montrés hostiles, procurant un contingent à l'armée de secours, et la défaite provoqua chez eux des remous. On comprend pourquoi il n'avait pas envoyé Labiénus directement vers Besançon, leur capitale : les légions, alors désorganisées et fatiguées, auraient eu à parcourir vers le nord 80 kilomètres dans des montagnes périlleuses; le plus sage avait été de munir d'abord l'armée entière, de 40 kilomètres vers l'ouest, chez les Séguisavos clients des Eduens qu'on se reprenait à amadouer. César lui-même prit ses quartiers d'hiver à Bibracte (mont Bouvray, à 20 kilomètres d'Autun qui n'avait pas encore d'existence). C'est là qu'avec son état-major il rédigea les Commentaires, le Mémo-randum de leur guerre de sept ans.

La guerre devait se poursuivre encore un an, de façon sporadique, chez quelques peuples périphériques; c'est ce que rapporterait, au Livre VIII, Hirtius qui, un temps, se sera trouvé gouverneur de la Gaule. L'année -51 verra la défaite de la coalition formée autour des Beloves (de Beauvais); le supplice du gutuater camute (prêtre de la religion gauloise), qui avait été l'initiateur de la grande rébellion; la prise d'Uxellodunum chez les Cadurques (de Cahors); l'abandon des hostilités de la part du dernier grand chef gaulois, Commios l'Atrébate (d'Arras).

César ne changea rien au statut de la Gaule, où chaque peuple conserva ses coutumes et son organisation (Auguste, en -27, sera le premier à apporter des modifications). Proconsul des Gaules (Cisalpine et Provinca), il se contenta d'étendre jusqu'au Rhin le pouvoir qu'il détenait légitimement jusqu'au Rhône. En Gaule indépendante il ne va guère fonder que la colonie de Nyon près de Genève (précisément pour mieux défendre la route qui avait failli lui être fatale). Au cours de la guerre, il s'était fait déjà en Gaule de nombreux amis (même de ceux qui firent défection, comme Vercingétorix). Il fera entrer au sénat romain des Gaulois Cisalpins. A la grande fierté des Gaulois et pour montrer combien il leur faisait confiance, il constitua une légion entièrement gauloise, l'Alouette, faisant ainsi, de milliers de soldats gaulois, des citoyens romains. Nombre de Gaulois vinrent se battre à ses côtés, tout autour de la Méditerranée, lors de la guerre civile; quelques autres seront aux côtés de Labiénus qui a pris le parti de Pompée. Aucun mouvement ne fut marqué en Gaule lors du triomphe de César (en -46), ni lors de son assassinat (15 mars -44). C'est durant la guerre civile qui suivit que des trésors enfouis témoignent (comme pendant la guerre elle-même) des inquiétudes de la Gaule. Manifestement, la Gaule admettait la victoire de César et les conséquences qu'elle impliquait.

On s'est étonné de cette sorte de passivité de la Gaule, après tant d'héroïsme unificateur. Sans doute l'explique-t-on en partie par le fait que le sort de la Province, dont la Gaule indépendante faisait un épouvantail, n'était pas tellement intolérable (la Province n'avait nullement tenté, profitant de la guerre des Gaules, de sortir du monde romain), et aussi par le fait que César, tout comme fait, avait rendu à la Gaule un grand service : il avait pour longtemps écarté le péril germanique, comme la Gaule l'avait demandé, en -60, au sénat romain, alors même qu'il n'était pas encore question du consulat de César. Il est cependant impossible d'expliquer un ralliement si rapide de la Gaule si l'on ne tient pas compte avant tout de la mentalité religieuse des Gaulois.

On verra, en 69, les Gaulois se demander, après l'incendie du Capitole, si la domination de Rome n'était pas sur le point de s'achever. Les dieux, sans doute, n'étaient plus avec Rome ; c'était là un signe ! On peut penser de même qu'en -52 le désastre subi à Alésia, cette métropole religieuse qui avait été choisie pour donner le coup d'arrêt à César, fut ressenti comme un signe. Il convenait de s'incliner devant la volonté céleste. C'étaient les dieux mêmes de la Gaule qui avaient donné à César la victoire.

Serait-ce pour autant la fin de la Gaule ? Non pas. La Gaule continuerait, autrement. Les dieux protecteurs de la Gaule, eux aussi, continuaient. Puisque leur faveur avait déserté Alésia, Alésia devait être désertée, abandonnée des hommes, désacralisée, oubliée, "exécrée". Mais il importait de leur fournir une résidence nouvelle. C'est ici qu'intervient l'archéologie d'Alise-Sainte-Reine et qu'il est permis de formuler une hypothèse.

En effet, trop longtemps les tenants d'Alise-Sainte-Reine ont opposé à l'ensemble des textes anciens une archéologie qui ne leur convient pas. Ce n'est pas une raison. Bien au contraire, pour que la découverte de Chaux-des-Crotenay oblige à dénier à Alise-Sainte-Reine toute réalité archéologique significative, alors que cette seconde Alésia semble bien être un corollaire de la première.

#### Une nouvelle fondation sacrée

À la jonction du pays des Lingons, fidèles alliés de César, et du pays des Eduens, qui durant quelques mois s'étaient retournés contre lui, les Eduens possédaient un petit oppidum nommé Alésia ("hauteur"), homonyme - avec d'autres - du mont sacré héroïque. C'est aujourd'hui ALISE-SAINTE-REINE. Ce mamelon exigu, surgissant d'une plaine devant un marais et entouré d'un cercle de collines, refuge occasionnel de la population environnante, avait dû subir au cours des temps quelques assauts.

Il se trouve que, selon les observations du professeur Mangin (Archéologia n° 177, avril 1983), on y voit apparaître le premier habitat permanent de type gaulois immédiatement après la guerre des Gaules. Curieuse coïncidence : cette Alésia naît au moment même où l'autre vient de mourir.

De ce qu'on voit autour du plateau et qui peut évoquer des travaux militaires, rien, selon M. Jacques Harmand, ... ne rappelle la manière romaine ; tout y est d'aspect barbare, c'est-à-dire gaulois. Il se trouve également que les seuls vestiges globalement acceptables dont témoignent le jeune et honnête Victor Pernet sous Napoléon III (car le contrôle du détail fut insuffisant et n'est plus à notre portée) ont été découvertes au nord du mont Auxois, dans les fossés de Grésigny qui encadrent le ru du Rabutin. Ces fossés, qui ne vont aucunement dans quelque direction d'investissement, ont été tenus pour des fossés-pièges creusés par les Romains où seraient tombés des combattants, du reste aussi bien des Romains que des Gaulois ! On y trouve en effet de très nombreux ossements d'hommes et de chevaux, avec quelques harnachements, des armes intactes et, généralement au fond des fossés, des monnaies gauloises et romaines, documents les plus capables de fournir une datation précise. Les monnaies romaines n'étaient alors détenues que par des Romains, alors que

les monnaies gauloises pouvaient l'être aussi bien par des Romains que par des Gaulois.

Réuser l'ensemble parce qu'on ignore le détail est se résigner à une accusation d'imposture, accusation incontrôlée et sûrement en partie immoritée, qui ne mène qu'à un aveu d'ignorance. Autant nier l'existence historique de Pythagore, sous prétexte qu'on ignore la date précise de sa naissance. Voulant, par parti-pris, qu'Alise n'ait aucune valeur pour l'époque gauloise, on renverrait ainsi à d'obscurs combats prétendus préhistoriques ou mérovingiens dont nous ne savons rien. L'absence de textes historiques concernant Alise est plutôt défavorable à quelque événement militaire.

Certaines des monnaies qu'on nous présente comme provenant de Grésigny (tout à fait distinctes des monnaies de l'Empire trouvées sur le plateau) étaient même plutôt gênantes pour les tenants d'Alise, d'autres étaient alors ~~non identifiées~~. M. Colbert de Beaulieu a montré qu'au II<sup>e</sup> siècle les numismates ~~avaient~~ étaient incapables de réunir, par mystification et sans se trahir, un tel ensemble de monnaies dont les plus récentes sont exactement de -52, la date du siège d'Alésia. On n'y trouvait alors qu'une seule monnaie de Vercingétorix; or, le lot en comportait une seconde, qu'on aurait eu intérêt à mettre en valeur, mais elle était anépigraphe et n'a été identifiée qu'en 1962. Il eût été facile à un falsificateur d'en faire venir d'autres, trouvées en Auvergne. Quant à l'accusation de mensonge concernant une monnaie d'or présentée le 12 mai 1867, elle ne procède que d'une méprise et, honnêtement, ne devrait plus être reproduite.)

Il y a plus grave : le lot comportait un certain nombre de monnaies "obsidionales", c'est-à-dire - faute de moyens normaux - des monnaies de fortune fabriquées lors du siège, sorte de contremarques ou de jetons provisoires. Aux yeux de M. Colbert de Beaulieu, ces monnaies de siège ne pouvaient guère se rencontrer que sur le lieu même du siège. De telles monnaies ne se conservent pas, elles s'échangent au plus tôt. A moins que...

A moins que les Eduens, renvoyés libres, n'aient eu à cœur de transférer dans leur Alésia, au cœur de la Gaule, les dieux du foyer et de la métropole de toute la Celtique ! Il ne convient pas de dépayer les dieux à l'excès. Le nom, pour les Gaulois, avait grande importance : cette Alésia homonyme convenait. Le paysage, de même; une copie imparfaite de l'autre Alésia, en dix fois plus petit. L'emplacement, entre Lingons et Eduens, suggérait la réconciliation générale. Fonder une Alésia nouvelle supposait des rites solennels. Avec la complicité bienveillante des Romains (César laissait leurs croyances à ces Barbares), on offrirait des sacrifices d'hommes et de chevaux, on jetteait dans les fossés - au nord, pour rappeler les morts de la Côte Poire - des armes intactes car c'était là, pour le reste des temps, la fin de tous les combats, et l'on enterrait la hache de guerre. Tout cela était jeté, offert en sacrifice à la mémoire des morts, et, pour dater le tout, des monnaies; les Eduens jetèrent jusqu'aux monnaies-souvenirs, leurs jetons de présence, les monnaies "obsidionales" qu'ils avaient rapportées dans leurs bissacs. M. Jacques Hamond n'était pas loin de cette idée lorsqu'il suggérait d'attribuer au contenu des fossés de Grésigny une valeur commémorative.

Ce fut là un travail de Gaulois, y compris peut-être des fragments de fossés simulant un siège. Les prêtres, bien entendu, avaient été les exécutants des sacrifices, en la présence indispensable des druides (membres de la savante secte religieuse) comme il était de règle.

Ces transferts de dieux furent, dans l'antiquité, chose courante. Rappelons seulement le cas de Tyr, sauvé en -332 par Alexandre et renvoyé, comme Jullian, au Kultübertragungen de Schmidt. On verrait de même, vers l'an 5 avant notre ère, lors de la réorganisation ordonnée par Auguste, la déesse de Bibracte emmenée vers la ville nouvelle d'Autun, où l'on trouve ses inscriptions. On ne pouvait laisser la déesse présider un oppidum délaissé; Autun, sous sa protection, deviendrait une nouvelle Bibracte, et c'est bien la même Gaule qui continuait. Jullian

lui-même ne doute pas un instant qu'une telle translation de culte ne se soit accompagnée d'une importante cérémonie. A combien plus forte raison dut être solennelle la fondation de cette ville, tout entière commémorative, destinée à remplacer la grande métropole religieuse des Celtes et à rappeler les morts de la dernière des guerres !

Ces transferts religieux relèvent sans doute, pour nous, plus de l'archéologie que de l'histoire. Aujourd'hui l'archéologie rencontre des débats commémoratifs celtiques (ainsi peut-être à Gourmay-sur-Arcone dans l'Oise) où, plus attentifs qu'on ne l'était sous le Second Empire, nous découvrons qu'hommes et animaux n'ont pas été tués au cours d'une bataille, mais ont été volontairement sacrifiés. Les temps modernes eux-mêmes n'ignorent pas, de façon moins cruelle, de telles commémorations. Ainsi à Châteaudun le Monument au Franc-Tireur, élevé après 1870, a vu mêler dans son socle, en hommage aux morts des deux côtés, des monnaies prussiennes et françaises, précisant ainsi et l'événement et sa date. Des cérémonies de ce genre, aujourd'hui, ne figurent guère dans des ouvrages d'historiens; elles ne sont rapportées que dans la presse locale. La renommée de la nouvelle Alésia intéressa assurément toute la Gaule, mais seule l'archéologie l'atteste. L'ALÉSIA DU SIÈGE FUT CELLE DES TEXTES, L'ALÉSIA DU TRANSFERT EST SEULEMENT CELLE D'UNE ARCHEOLOGIE. Dans la première on dut effacer aussitôt au maximum les traces du siège, tels que les fossés de la plaine. Dans la seconde, au contraire, on dut longtemps, en hommage aux morts et dans la joie de la réconciliation (entre Gaulois et avec Rome) jeter des offrandes en faisant des vœux pour la paix. Ainsi peut-être s'explique le cas du beau vase d'argent, découvert, dans la prétendue circonvallation des haumes, mêlé à des ossements.

C'est se condamner à ne pas comprendre l'histoire que de ne pas participer à la mentalité des hommes qui l'ont vécue. Les Gaulois, ce mélange de peuples néolithiques et de Celtes (qu'ils soient ou non nos ancêtres) étaient des hommes religieux : Diodore l'a bien vu en parlant du choix du grand oppidum, et Plutarque en décrivant la reddition sacrée. Il n'est pas sûr que l'homme moderne, dans la mesure où il se veut rivié à la terre, à la société de consommation, à son moi fermé et provisoire, leur soit supérieur (il est même sûr que non, car sa contingence indéniable, lorsqu'il veut bien y songer, le désespère).

Certes, Napoléon III s'est trompé, ne cherchant que des toponymes actuels du type Alise, et négligeant de lire l'ensemble des historiens. Mais CHACUNE DES DEUX ALÉSIA A SA VALEUR, où les idées mêmes d'héroïsme, d'unité, de paix et de patrie plongent dans un inconscient où sont engagés tout le cosmos et toute transcendance. ON IRA À CHAUX-DES-CROTENAY, l'Alésia du siège, COMME ON VA À DOUAI-MONT. On s'y recueillera en silence. ON IRA DANS L'ALÉSIA DU TRANSFERT, qui fut une ville gallo-romaine moyenne, Alise-Sainte-Reine, pour se souvenir, au pied d'une statue qui ne fut jamais inaugurée, qu'ici, dès la fin de -52, en -51 au plus tard, Gaulois et Romains se réconcilièrent, rêvant d'une paix éternelle. Alise commémore l'Alésia du siège, un peu comme la Fête de la Fédération, en 1790, voulut donner un sens heureux à la prise de la Bastille. On ira à Alise-Sainte-Reine POUR Y CELEBRER UN GRAND RÊVE : CELUI DE LA RÉCONCILIATION UNIVERSELLE.

(Toute reproduction intégrale autorisée)

Un compagnon camuté,  
dit "Beauceron le Persévérant"

Villette 3/1984

EN -52, POUR LA PREMIÈRE FOIS, TOUTES LES LÉGIONS ROMAINES  
QUI TTENT LA GAULE. ALISE-SAINTE-REINE,

TROP ÉLOIGNÉE DE LEUR ROUTE, NE PEUT PAS ÊTRE L'ALÉSIA DU SIÈGE.

(M. André Berthier, se fiant à César, a désigné Chaux-des-Crotteaux.)

Après son échec devant Gergovie, César n'avait plus guère pour alliés que les Rèmes (Reims) et les Lingons (Langres); il continuait de pouvoir compter sur la bienveillance des Séquanes (est de la Saône, face aux Eduens; capitale Besançon). C'est chez les Lingons qu'il attend ses indispensables cavaliers mercenaires gémains. Puis il prend la route des Langres à Genève qui traverse le pays séquane.

Une surprise l'attend : ses convois de vivres sont attaqués par un contingent de cavalerie gauloise, et il voit Vercingétorix ramener sa petite troupe de fantassins dans l'oppidum préparé peu en arrière, ALÉSIA, ville libre des Mandubiens.

César, poursuivant sa route, découvre Alésia, montagne où passe normalement cette route, mais qui est occupée par les 80.000 vainqueurs de Gergovie, et qui ne peut être longée, étant cernée par les rives abruptes de deux rivières (Saine et Leman). César ne peut qu'entourer de retranchements la place forte, d'assez loin,

ALÉSIA  
DES  
MANDUBIENS  
pour affamer les 170.000 personnes qui l'occupent, munies de provisions pour un mois.

ALISE-SAINTE-REINE est trop éloignée du pays séquane où se produisit l'attaque des convois pour avoir été l'Alésia assiégée. Du reste, ni son site ni l'archéologie ne permettent d'en admettre l'hypothèse.

(Eduans et Séguisaves, devenus hostiles à César, bloquaient  
la route de Vienne)  
LANGRES-GENÈVE :  
LA ROUTE DE L'EXODE ROMAIN

L'attaque des convois se fit dans la plaine de Crotteau (Jura; aujourd'hui nôdrôdrome), 15 kilomètres devant ALÉSIA, montagne triangulaire de Chaux-des-Crotteau (80 kilomètres avant Genève), qui avait été choisie à la fois pour sa position stratégique et pour son antique prestige religieux, car elle passait pour être "le foyer et la métropole de toute la Celtique".

L'armée de secours qui devait prendre César à revers ne put intervenir que partiellement. César avoue qu'il fut à deux doigts de sa mort. L'intervention de ses Germains fut déterminante pour le sauver. Pour éviter la mort par famine des défenseurs d'Alésia, Vercingétorix se rendit en victime sacrée. Il serait exécuté en 46, selon la règle religieuse, après la cérémonie du triomphe de César, où l'on rappelait que la guerre des Gaules avait fait en Gaule un million de morts, un million de prisonniers, un million de rescapés.

C'est sans doute alors, dès 52, que naquit L'ALÉSIA ÉDUEENNE, Alise-Sainte-Reine, ville gallo-romaine.

GW+ Chartres, 28 mars 1984